



Nos dix auteurs coups de cœur
photographiés sur le toit
des Galeries Lafayette Haussmann

DOSSIER 68 premiers romans paraissent ces jours-ci. Voici nos dix coups de cœur.



L'ÉVÉNEMENT
littéraire

LE CONTEXTE

Pas de rentrée littéraire sans premiers romans. Comme chaque année, les éditeurs lancent dans l'arène quelques dizaines de « primoromaniers » en espérant trouver parmi eux les grands noms de demain. Comme chaque année, Le Figaro littéraire propose sa sélection.

68

C'est le nombre de premiers romans à paraître entre août et octobre 2015, soit 7 de moins qu'en 2014 pour la même période.

Cela fait des années que je rêvais d'écrire un premier roman, une histoire intime, autobiographique...

XAVIER DURRINGER, 51 ANS, RÉALISATEUR DE « LA CONQUÊTE », AUTEUR DE « SFUMATO » (INTERVIEW VIDÉO DE LA LIBRAIRIE MOLLAT)

Premiers romans:



PHOTOS: JEAN-CHRISTOPHE MARMARA / LE FIGARO. REMERCIEMENTS: GALERIES LAFAYETTE MAUSSMANN



À SAVOIR

■ Le facteur est passé

A l'heure du tout numérique, il arrive encore que des manuscrits arrivent chez l'éditeur dans une enveloppe timbrée. La Poste a décidé de le faire savoir en créant, par l'intermédiaire de sa fondation, le prix Envoyé par La Poste.

Cette distinction vise à récompenser « un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur ». Pour cette première édition, présidée par Olivier Poivre d'Arvor, sept auteurs de la rentrée littéraire étaient en lice. C'est Alexandre Séurat (notre photo)

qui l'a remportée avec *La Maladroite* (Le Rouergue). Pour son premier roman, ce professeur d'université s'est inspiré d'un fait divers récent. Il évoque le calvaire d'une fillette maltraitée et battue à mort par ses parents en faisant intervenir à tour de rôle tous les protagonistes de l'affaire.



ALEXANDRE SEURAT





Anne Dufourmantelle

La fille de feu

« Cette nuit, ma vie s'est détachée de moi. » C'est la confession d'Alexei, un jeune New-Yorkais d'origine russe, après la défenestration d'une femme dont il ne connaissait que le regard plein de mystère. Le suicide de Natalia, la belle inconnue, au cours d'une party à Brooklyn Heights, l'obsède jusqu'au délire. S'y mêlent des cauchemars qui le torturent, des rêves régentés par le feu et l'incendie. Il décide alors de mener l'enquête, avec l'aide d'un ami hacker, membre du DDD's Club, une société secrète russo-américaine dont les membres doivent tenir les shots de vodka, aimer le cinéma italien des années 1960 et réciter des poèmes de Rimbaud ou de Lermontov. Ses investigations le mènent à Paris. Il faut qu'il parle, exprime l'inexprimable ; parler, dit-il, « pour conjurer le pire ». Il se confie à Fleur, une psychanalyste du Quartier latin (il entend parfaitement le français grâce à sa mère, fille de Russes blancs née à Paris). Elle le reçoit plusieurs fois par jour. Angoisses, mystères, peurs... Alexei essaie de comprendre. Il lui relate sa quête à travers l'Europe pour retrouver des témoignages sur Natalia, de Rotterdam à Moscou et Tbilissi en passant par cette petite ville du Caucase, où, enfant, il passait l'été en famille. Outre le feu, plusieurs leitmotivs rythment ce roman haletant, plein de rebondissements, de fausses pistes : la photo d'une fillette du ghetto de Varsovie, un film soviétique sur les enfants abandonnés (*Bouge pas, meurs, ressuscite* de Kanevski)... Grâce aux éléments collectés par Alexei, le personnage de Natalia prend de l'épaisseur et le puzzle se reconstitue : un frère mort d'overdose, une maison close spécialisée dans les « raffinements de la torture et du plaisir », le feu dans une grange... C'est Fleur, qui va permettre à Alexei de percer le mystère qui le hante. Nous laissons au lecteur le soin de découvrir, au terme de ce roman mené avec maestria, l'épilogue, renversant.

Thierry Clermont

DU FEU,
d'Anne Dufourmantelle,
Albin Michel,
352 p., 20,90 €.



Antoine de Meaux

Il était une fois la Révolution

Un écrivain est un magicien d'un genre un peu particulier, capable d'imposer à ses lecteurs son temps propre, ses fidélités secrètes et sa musique intérieure. Voyez Antoine de Meaux. Né en 1972, ce biographe remarqué de Michel Vieuchange publie un premier roman touffu ayant pour cadre la Révolution française. Il faut y entrer sans lenteur afin de se laisser étourdir. Les 50 premières pages forment un splendide morceau de bravoure. Elles peignent la sanglante journée du 10 août 1792 à Paris, au cours de laquelle le grand mouvement né en 1789 bascula définitivement dans la Terreur. Aristocrates aux yeux clairs brûlés par les ténèbres de l'Histoire, Louis du Torbeil et Jean de Pierrebelle assistent, impuissants, à la chute de la monarchie française, l'un et l'autre épouvantés par les capacités criminelles de « la bête humaine emballée ». On les retrouve dans le Forez, le Lyonnais et le Velay, régions auxquelles leurs familles sont attachées. Là-bas, la pièce en train de se jouer à Paris révolte les consciences. Au printemps 1793, l'antique Lugdunum se soulève contre la Convention nationale et sa politique terroriste. Un à un, Antoine de Meaux jette dans la mêlée tous les personnages qu'il a patiemment introduits dans son récit : les anges et les démons, les loups et les brebis, les égarés, les humiliés, les désespérés. Toute cette noirceur ne l'empêche cependant pas de surprendre ses lecteurs en exerçant ses dons de pastelliste. Il y a des pages lumineuses et délicates, dans *Le Fleuve guillotine*. Une trame, des caractères, le souffle de la Grande Histoire : de la très belle ouvrage.

Sébastien Lapaque

LE FLEUVE GUILLOTINE,
d'Antoine de Meaux,
Phébus, 438 p., 23 €.



Elena Costa

L'enfant du Lutetia

Après *Les Voyages de Daniel Ascher*, de Déborah Lévy-Bertherat, qui fut l'une des bonnes surprises de la rentrée littéraire 2013, voici un autre premier roman au titre assez proche : *Daniel Avner a disparu*. Il est signé d'une jeune femme de 28 ans. C'est un livre court par son format (135 pages) mais dense par sa structure et son sujet. Daniel Avner raconte son histoire, celle d'un jeune Juif qui a échappé par miracle à une rafle qui envoya sa grand-mère, ses parents et sa sœur dans les camps de la mort. Il a été élevé par un grand-père qui l'obligea, des années durant, tous les jours, à se rendre devant le Lutetia, là où les familles attendaient que rentrent leurs proches de l'enfer nazi. L'enfant est frappé par son grand-père qui veut lui enseigner la douleur et l'interdiction d'oublier. Le récit de Daniel est construit sur différentes périodes de sa vie. Le temps est tout sauf linéaire. Éclaté, fragmentaire, il connaît de fulgurantes accélérations. Les zones d'ombre et les questions sont légion. La réalité est fragile, traversée de moments de doute. Daniel s'affame, dort à même le sol, se mortifie. « J'ai des moments d'absence pendant lesquels je demeure confiné dans ma mémoire, à tel point que je ne sais plus en quelle année nous sommes, que je ne distingue plus ce qui relève du passé et du présent. » Et puis il y a la rencontre avec Dora devant le Lutetia. Une histoire d'amour qui est consolation et culpabilité à la fois. Comment être heureux quand les siens ne sont plus que fumée et qu'on aurait dû être auprès d'eux ? Au chapitre 8, le récit change de voix. C'est son fils qui s'exprime et dit son malaise face à ce père qui refuse de le voir et de lui parler. Une autre façon de voir la Shoah s'exprime ici. Une autre manière de dire que les comptes ne sont pas soldés. Un refus de banaliser le sujet. On n'est pas près d'oublier Daniel Avner.

Bruno Corty

DANIEL AVNER A DISPARU,
d'Elena Costa,
Gallimard, 144 p., 13,50 €.





Laurent Carpentier L'exil est leur royaume

Par commodité, on pourrait dire que *Les Bannis* est un roman familial, mais ce premier opus de Laurent Carpentier va bien au-delà du genre ; ou bien il le renouvelle. En remontant son arbre généalogique, en convoquant les fantômes, en remuant l'opacité déformée des souvenirs, les « terres gelées de la mémoire », le romancier a composé un récit étrange et poétique, aux tonalités multiples. Un camaïeu de gris tendre traversé par ses aïeux, sur pratiquement cinq générations ; la plupart d'entre eux ont été des exilés, des déplacés, des déclassés, des exclus, voire des fusillés, des déportés ou des morts-nés. « *Je suis venu de partout* », nous confie-t-il au début de ce roman marqué du « sceau rouge » des bannis. Ce livre est leurs histoires, et quelles histoires ! Tout commence dans un hameau breton proche de Guingamp, berceau de la branche paternelle. Par la suite, nous nous retrouvons dans une bourgade des Alpes-Maritimes, au camp polonais de Sobibor, à Bucarest, au siège du PCF, à Corbeil-Essonnes et au Plessis-Robinson, en Catalogne française où l'oncle Mathis, gardien de brebis, a choisi d'« épouser le temps des champs et des saisons ». Carpentier déroule avec habileté sa quête émotionnelle qui nous mène jusqu'à La Réunion, « île fourmillante et gaie », où a échoué un des frères de sa mère, Michel, bricoleur et touche-à-tout. Apparaissent au gré des pages, les uns après les autres : ses parents médecins, ses oncles, ses grands-tantes, ses arrière-grands-mères... Le portrait le plus réussi et le plus poignant est celui du père, Jean, exclu du PC en 1966 et réhabilité en... 2008. On y ajoutera celui d'un grand-oncle, le résistant Jacques Solomon, fusillé par les Allemands. Carpentier fait revivre son arrestation et sa condamnation. Le narrateur confesse : « *Tous ces personnages qui me racontent, comme un puzzle, dessinent le portrait de cet être laissé seul face au monstre dévorateur de la nuit.* » Un portrait particulièrement réussi.

T. C.

LES BANNIS,
de Laurent Carpentier,
Stock,
277 p., 19,50 €.



Séverine Werba Boris cet inconnu

« *Je ne viens pas d'une famille joyeuse* », glisse Séverine Werba à un moment de son récit. Ce n'est pas un avertissement mais une manière pudique, encore voilée, de signaler la gravité de son sujet. Séverine Werba appartient à la troisième génération des victimes de la Shoah. De son grand-père Boris, Babar pour ses petits-enfants, qui le chérissaient, elle ne perçut longtemps qu'un sentiment de mystère. L'homme semblait être né à Paris où il n'avait pourtant habité qu'à partir de 1924 après avoir vécu en Russie puis à Berlin. Seuls signes tangibles et exotiques, Babar avait « un imperceptible accent », il se rendait une fois par semaine chez Goldenberg acheter du hareng et un odorant pain au cumin. Longtemps, la fillette n'a connu que cette version de l'histoire : « *Boris avait une famille. Ils étaient morts en Russie.* » La douleur contenue dans ces quelques mots avait anesthésié sa curiosité enfantine, mais l'indicible s'était ancré dans son esprit. Un jour, il faudrait qu'elle sache. À l'âge de vingt ans, Séverine, étudiante, s'installe un temps dans l'appartement parisien de ses grands-parents, désormais décédés. Elle se sépare de la bibliothèque remplie d'ouvrages en yiddish et en hébreu. Quelque chose de pesant s'en dégage. Elle ne se le pardonnera pas, car, devenue épouse et mère, le passé la rattrape et l'empêche d'avancer. Des rêves persistants lui livrent des bribes tragiques de la mémoire familiale. Commence alors la quête des disparus qu'elle raconte dans ce premier roman libérateur. La jeune femme épulche les archives, le dossier de naturalisation de Boris, retrouve la trace d'une grand-tante et de sa fille arrêtées lors de la rafle du Vel' d'Hiv et déportées. Elle se rend en Ukraine, sur les traces de ses arrière-grands-parents, de ses grands-oncles et tantes, de leurs enfants assassinés par balle et enterrés dans des fosses communes. Elle s'échine à retrouver leur trace, avec cette promesse de les conserver en elle, « *à l'abri de l'oubli et du vacarme du monde.* » Avec ce livre, ils sont à la maison.

Françoise Dargent

APPARTENIR,
de Séverine Werba,
Fayard,
258 p., 18 €.





Frédéric Viguié Au bonheur de la dame

Il faudrait inventer un mot pour qualifier ce livre envoûtant. Un mot pour décrire ce personnage de femme, jamais nommée, à la fois héroïne et anti-héroïne, agaçante et attachante. Le titre donne le ton : *Ressources inhumaines*. Dans la première partie, une fille de vingt-deux ans débarque comme stagiaire dans une grande surface commerciale. En moins d'un trimestre, elle devient chef du secteur textile. Mais ses méthodes laissent à désirer : elle dénonce un cadre et use de ce qu'on appelle la « promotion canapé ». Le personnage n'est pas franchement sympathique, mais on ne sait par quelle magie l'auteur, Frédéric Viguié, fait en sorte que le lecteur n'abandonne jamais cette histoire. Son récit ne cesse de résonner. À la fin de chaque chapitre, il y a une voix intérieure, celle de cette femme. « *Je n'ai peut-être pas de caractère, mais j'ai une poche à remplir, et ça me donne tous les courages* », pense-t-elle. Elle comble un vide abyssal. Plutôt susciter la haine que l'indifférence. Je suis détestée, donc j'existe. Dans la deuxième partie, on la retrouve vingt ans plus tard. Sa vie est passée sans saveur. Au magasin, on propose à un stagiaire rebelle - l'exact contraire de ce qu'elle est - une promotion. Est-ce une menace pour elle ? Une chance, peut-être ? L'essentiel est ailleurs : dans la relation qu'elle va nouer avec ce jeune homme. On passe alors de *Ressources inhumaines* à relations humaines. Frédéric Viguié décrit la grande distribution et les petites gens avec force et justesse. C'est son premier roman, mais il est rare de lire un premier livre aussi mature : la vie, les êtres, les espoirs et les frustrations, l'humanité... Tout cela sent l'expérience, la chair.

Mohammed Aïssaoui



RESSOURCES INHUMAINES, de Frédéric Viguié, Albin Michel, 281 p., 19 €.

Nathalie Côte Le désarroi des petits-bourgeois

La résidence de vacances avec piscine est un laboratoire idéal pour étudier les dysfonctionnements du rêve petit-bourgeois. C'est au cours d'un séjour de ce genre, au contact de ses voisins de table et de baignade, que Nathalie Côte, scientifique de formation et compositeur de musique, douée donc d'une oreille très fine et d'un sens aigu de l'observation, a eu l'idée de ce roman. Deux couples de trentenaires déjà mûrs, qui voisinent pendant une semaine dans un village estival, se partagent la vedette de ce vaudeville qui oscille entre Flaubert et Houellebecq. Chacune dans son genre, les deux femmes sont des activistes du développement personnel. L'une est bien en chair et, à défaut de parvenir à maîtriser son poids et ses états d'âme, contrôle d'une manière excessivement maternelle son mari et ses enfants. Comme une petite fille qui jouerait encore à la dinette et à la poupée, elle rêve de cuisine chromée et d'enfants bien élevés, reproche à son mari de ne jamais demander d'augmentation, ce qui le conduira à faire quelques bêtises. L'autre est un avatar contemporain de Mme Bovary, une femme que toutes les autres envient, bodybuildée, pratiquant l'aqua-training après le bureau ; elle est mariée à un homme que tout le monde lui envie, qui donne les bains, fait la cuisine, attentionné et fantaisiste - mais qu'elle n'aime pas. Son drame est que ses parents ont divorcé quand elle était adolescente et qu'elle s'était juré de ne jamais en faire autant. Les hommes, eux, sont des bons gars, qui prennent la vie comme elle est. Ils sont gentiment amoureux de leur épouse qu'ils supportent avec humour. Le spectacle de ces couples en vacances prête à rire souvent, pas toujours. En tout cas, il est irrésistible et remarquablement mis en scène, reconstitué avec une précision et une distance froides mais non dépourvues d'une pitié tendre.

Astrid de Larminat



LE RENVERSEMENT DES PÔLES, de Nathalie Côte, Flammarion, 190 p., 16 €

Pascal Manoukian Rester vivant

Il y a des romans dont la parution résonne terriblement avec l'actualité, le sentiment que le texte a été écrit sous le feu des événements.

Les Échoués, première fiction de Pascal Manoukian, pourrait être le livre consacré à ces réfugiés que l'on voit tous les jours sur nos écrans. Toutes ces femmes, ces hommes et ces enfants qui tentent de fuir un pays en guerre en rêvant à un sort meilleur et rencontrent le plus souvent la mort. Oui, on pourrait reprendre des pages et des phrases entières, elles ne parlent que de ça, comme le titre, d'ailleurs. Un extrait, au hasard - « *Conserver de bonnes dents pour se nourrir de tout, avoir des pieds en bon état pour être toujours en mouvement, se protéger du froid et de la pluie pour rester vivant. Le reste est superflu.* »

Mais il y en a beaucoup d'autres qui concernent ce qu'on a appelé les « migrants », qui évoquent les passeurs véreux, les humiliations, les violences, la solitude et les petits espoirs... Sauf que *Les Échoués* n'est pas le récit de ce qui se passe aujourd'hui. Ce roman se déroule il y a vingt-trois années !

L'étonnant - pouvoir extraordinaire de la littérature - est qu'il faudrait ne changer aucun mot pour comprendre ce qui se passe sous nos yeux. Tout est dit avec une extrême précision et justesse. Par quelle force ? Pascal Manoukian donne des noms à ces personnes, et cela change tout. Récit choral où l'on retrouve Assan, qui a quitté la Somalie ; Chanchal, le vendeur de roses bangladais dont le prénom signifie « sans repos » ; ou Virgil, le Moldave. Tous ces porteurs d'espoir d'une famille demeurée ailleurs. L'histoire est racontée à hauteur d'homme. De l'intérieur. Ce qu'aucune caméra ou un reportage ne peut faire.

M. A.



LES ÉCHOUÉS, de Pascal Manoukian, Don Quichotte, 298 p., 18,90 €.



Emmanuelle Pirotte

Un Américain peu tranquille

Renée n'a que sept ans, mais elle n'est une enfant qu'en apparence. La fillette qui apparaît à la première page du roman d'Emmanuelle Pirotte ne se souvient plus de son vrai prénom. Elle est juive et a appris à cacher son identité. Ses sentiments aussi. En décembre 1944, lorsque sa famille d'accueil la confie sans ménagement au curé du village car les Allemands arrivent, elle ne moufte pas. Lorsque le curé croise deux soldats américains en maraude et leur abandonne la fillette, elle ne réagit pas plus. Et lorsque les deux soldats, qui sont en fait des Allemands, la mettent en joue, elle prend le temps de porter une poignée de neige à sa bouche pour se désaltérer. Ce geste et le fait qu'elle ait regardé dans les yeux l'un d'eux vont modifier son destin. Le SS tue son compagnon et garde la fillette. S'ensuit une cavale biaisée par le secret et le mensonge. Il y a une sorte d'urgence dans ce roman nerveux, dictée en partie par la situation qu'il décrit. Mais Emmanuelle Pirotte est hardie : elle s'en va-t-en guerre contre les apparences. L'auteur belge emprunte à l'histoire de son pays un épisode précis : la contre-offensive allemande dans les Ardennes, notamment l'opération Greif qui vit des SS maquillés en Américains tenter d'infiltrer le pays. L'auteur s'attache à montrer que la frontière entre courage et couardise, honneur et infamie est mince. Son héros allemand est un salaud, mais elle le place dans une situation impossible pour s'intéresser aux fêlures qui vont modifier son comportement. Il n'est pas plus sympathique pour autant. Le personnage le plus étonnant est Renée, dont elle adopte la position. Bringuebalée depuis toujours, Renée observe le monde autour d'elle sans reproche, ni colère. Petit animal intuitif et curieux, elle porte ce premier roman, qui se dévore.

F. D.

TODAY WE LIVE,
d'Emmanuelle Pirotte,
Éd. du Cherche Midi,
240 p., 16,50 €.



Jean-Pierre Montal

Dans un Paris modianesque

Ce n'est pas avec l'ambition sociale d'un Rastignac que Pierre arrive à Paris à l'âge de vingt ans. Le jeune homme est à la recherche de son amie d'enfance, Anne, qui, aux dernières nouvelles, travaillait avenue Foch. Nous sommes en 1995, quelque chose est en train de se passer, « *l'argent et l'élégance avaient divorcé, et pour de bon. Le monde semblait bien décidé à redevenir plus injuste sans pour autant s'avérer beaucoup plus beau* ». Au fil de ses pérégrinations, Pierre rencontre une étrange humanité de dandys fortunés, de prostituées de luxe, de voyous russes, de doux rêveurs... Les frontières, comme les identités, sont floues sur cette avenue aux allures de triangle des Bermudes où les mystères et les secrets distillent leurs sortilèges. Et Anne dans tout cela ? Que s'est-il passé ? Auteur d'un essai sensible sur Maurice Ronet, cofondateur de la maison d'édition Rue Fromentin, Jean-Pierre Montal signe un roman aux accents modianesques, mais impose un ton et un regard très personnels, notamment quand son héros, bien plus tard, éprouvera la nostalgie de cette époque soumise à un équarrissage « *complet, radical, parfait dans son genre* ». Si l'on sait depuis longtemps que la forme d'une ville change plus vite que le cœur d'un mortel, certaines âmes sensibles ne s'en remettent pas et songent aux éclats du monde d'avant, aux ravages du temps, en se répétant : « *Toutes les années ne se valent pas.* »

Christian Authier

LES ANNÉES FOCH,
de Jean-Pierre Montal,
Éd. Pierre-Guillaume
de Roux, 191 p., 20,90 €.

